

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

La France armée

Au moment où nous cherchons à réaliser la meilleure utilisation de nos forces, l'éminent historien de la Révolution française, M. A. Aulard, professeur à la Sorbonne, montre comment le problème fut déjà résolu par la Convention nationale.

Le célèbre décret du 23 août 1793 ordonna la levée en masse.

On y lisait : « Dès ce moment, jusqu'à celui où les ennemis auront été chassés du territoire de la République, tous les Français sont en réquisition permanente pour le service des armées. »

Mais on avait surtout besoin de fusils, de canons, de boulets, de poudre. Il fallait, alors comme aujourd'hui, quoique dans des proportions moindres et dans des conditions autres, un grand effort scientifique, industriel. On lit dans les *Mémoires sur Carnot* : « Le Comité de Salut public sentait qu'il n'avait qu'un moyen de triomphe, c'est-à-dire de salut pour la France : l'enthousiasme dirigé par la science. »

Le même décret du 23 août 1793 chargea le Comité de Salut public de « prendre toutes les mesures nécessaires pour établir sans délai une fabrication extraordinaire d'armes de tous genres, qui réponde à l'élan et à l'énergie du peuple français ». Le comité fut autorisé « à former tous les établissements, manufactures, ateliers et fabriques qui seront jugés nécessaires à l'exécution de ces travaux, ainsi qu'à requérir pour cet objet, dans toute l'étendue de la République, les artistes et les ouvriers qui peuvent concourir à leur succès ». L'établissement central de cette fabrication extraordinaire devait être fait à Paris.

C'est Prieur (de la Côte-d'Or) qui fut (sans le titre), le « ministre des munitions » d'alors, avec la collaboration de ses collègues du Comité de Salut public, surtout Carnot, Robert Lindet, Prieur (de la Marne). Jamais l'amour de l'égalité n'a été plus vif, ni plus soupçonneux, ni plus irritable qu'à cette époque de *sans-culotisme*.

Eh bien, le Comité de Salut public n'hésita pas à soustraire aux obligations du service armé tous les citoyens que leur compétence rendait utiles à l'organisation scientifique ou industrielle de la défense nationale.

Son premier soin fut de rechercher tous les ouvriers compétents dans la fabrication des armes et, qu'ils fussent sous les drapeaux ou non, de les réquisitionner à cet effet. Mais le nombre des ouvriers directement compétents ne suffisait pas, vu l'énorme quantité d'armes dont la défense nationale exigeait la fabrication subite, la fabrication improvisée. Le Comité réquisitionna, en outre, tous les artisans dont la spécialité avait quelque rapport, même lointain, avec l'art de fabriquer les armes et les munitions : par exemple, les horlogers de Paris furent requis pour fabriquer certains éléments délicats. D'une façon géné-

rale, le Comité réquisitionna tous les ouvriers en fer. Dirigés, instruits par des savants, ces ouvriers firent vite et bien ; la seule manufacture de fusils de Paris dut fournir 1,000 fusils par jour. Quant aux canons, l'idéal du Comité était d'en fabriquer, rien qu'à Paris, également 1,000 par jour.

Si ce gigantesque et admirable effort d'improvisation industrielle réussit et sauva la France, c'est surtout parce que la Convention fut convaincue de la primordiale et indispensable nécessité qu'il y avait d'appliquer chaque individu à la besogne de défense nationale à laquelle il était le plus propre, de faire produire ainsi à chaque Français son maximum d'utilité.

C'est de la sorte, par cet effort méthodique, scientifique, que la Convention se rendit assez victorieuse pour obtenir cette paix de Bâle, cette éblouissante paix de Bâle, qui nous donna la rive gauche du Rhin et couronna ainsi toute l'histoire de France.

Sur le Front

Le Président de la République.

Le Président de la République est arrivé dimanche matin à Verdun d'où il est allé visiter les ouvrages avancés du camp retranché et voir le terrain gagné par nos troupes dans la Woëvre et aux Eparges.

Il a passé l'après-midi au milieu des troupes qui opèrent sur les Hauts-de-Meuse, dans les environs de Saint-Mihel.

Le lundi matin, il s'est rendu dans le bois Le Prêtre où il a parcouru un certain nombre de tranchées et où il a trouvé partout les hommes pleins de courage et d'entrain. Il a décoré sur nos lignes des officiers qui s'étaient signalés par leur bravoure dans les engagements récents.

Il est revenu par Pont-à-Mousson et est allé, dans l'après-midi, voir les troupes qui opèrent au bois d'Ailly ; il les a vivement félicitées de leur endurance et de leur ardeur.

Il est rentré mardi matin à Paris.

Le Ministre de la guerre.

Parti aux armées dans la journée de dimanche, le ministre de la guerre est rentré lundi soir à Paris.

M. Millerand s'est rendu à plusieurs quartiers généraux pour s'entretenir avec les généraux, puis dans les cantonnements au milieu des troupes ; il s'est rendu compte de leurs installations et a visité plus particulièrement plusieurs ambulances du front.

Le ministre de la guerre a inspecté les fabriques d'engins à main, créées en arrière des armées ; il a apprécié leur capacité de production, leurs besoins, et s'est montré très satisfait des initiatives et des efforts fournis.

M. Millerand est rentré à Paris en passant par Verdun.

DOCUMENTS MILITAIRES

Les ordres du général commandant en chef et la Victoire de la Marne

La légitime curiosité du public français s'applique, parmi tous les événements de la guerre, avec une attention particulière, à la victoire de la Marne. L'heure n'est pas encore venue d'en raconter les détails. Mais on peut dès maintenant préciser les conditions dans lesquelles elle s'est livrée et les ordres qui l'ont préparée.

Le premier de ces ordres date du 25 août. Il est ainsi conçu :

« La manœuvre offensive projetée n'ayant pu être exécutée, les opérations ultérieures seront réglées de manière à reconstituer, à notre gauche, par la jonction des 4^e et 5^e armées, de l'armée anglaise et de forces nouvelles prélevées sur la région de l'Est, une masse capable de reprendre l'offensive pendant que les autres armées contiendront, le temps nécessaire, les efforts de l'ennemi... »

Le mouvement de repli est réglé de manière à réaliser le dispositif suivant, préparatoire à l'offensive :

Dans la région d'Amiens, un nouveau groupement de forces constitué par les éléments transportés en chemin de fer (7^e corps, 4 divisions de réserve, et peut-être un autre corps d'armée actif), groupé du 27 août au 2 septembre. Ce groupement sera prêt à passer à l'offensive en direction générale Saint-Pol-Arras ou Arras-Bapaume.

La même instruction générale du 25 août fixe les zones de marche des armées et prescrit :

Le mouvement sera couvert par des arrière-gardes laissées sur les coupures favorables du terrain, de façon à utiliser tous les obstacles pour arrêter par des contre-attaques, courtes et violentes, dont l'élément principal sera l'artillerie, la marche de l'ennemi, ou tout au moins la retarder.

Signé : J. JOFFRE.

Le but de la manœuvre est ainsi, dès le 25 août, clairement fixé ; elle prépare non point une action défensive, mais l'offensive qui sera reprise dès que les circonstances paraîtront favorables.

Du 25 août au 1^{er} septembre, les ordres de repli s'exécutent. Mais la rapidité de marche de l'aile droite ennemie, les délais nécessaires à l'armée britannique pour se recompléter et se renforcer, certaines difficultés dans nos transports, provenant de l'encombrement des voies ferrées par les évacuations de Paris, obligent les débarquements d'une partie des troupes envoyées de l'Est au général Maunoury à s'exécuter plus au Sud qu'il n'avait été prévu le 25 août. L'offensive en est retardée.

Le 4 septembre, les reconnaissances de notre cavalerie, celles des avions de l'armée britannique, de l'armée Maunoury et du gouvernement militaire de Paris, font connaître que la droite allemande (armée Kluek) infléchit sa marche vers le Sud-Est (Meaux et Coulommiers), abandonnant la direction de Paris.

Or, à ce moment, notre ancienne armée de gauche (5^e armée) est prête à aborder de front les colonnes allemandes et elle est prolongée, vers le Nord-Ouest, par l'armée britannique et l'armée Maunoury, orientée au Nord-Est de la capitale.

Le dispositif recherché par l'instruction du 25 août pour la reprise de l'offensive est donc réalisé : nous échappons à l'enveloppement ; nous prenons la forme enveloppante. Les ailes de notre dispositif trouvent, dans leur contact avec les places de Paris et de Verdun, appui et facilité de manœuvre. Aussitôt, le général en chef décide de passer à l'attaque et donne, dans la soirée du 4 septembre, l'ordre général suivant :

1^o Il convient de profiter de la situation aventurée de la première armée allemande pour concentrer sur elle les efforts des armées alliées d'extrême gauche. Toutes dispositions seront prises, dans la journée du 5 septembre, en vue de partir à l'attaque le 6.

2^o Le dispositif à réaliser pour le 5 septembre au soir sera :

a) Toutes les forces disponibles de la 6^e armée, au Nord-Est de Meaux, prêtes à franchir l'Ouse, entre Lizy-sur-Ourcq et Mayen-Mullien, en direction générale de Château-Thierry. Les éléments disponibles du 1^{er} corps de cavalerie qui sont à proximité seront remis aux ordres du général Maunoury pour cette opération.

b) L'armée anglaise, établie sur le front Changis-Coulommiers, face à l'Est, prête à attaquer en direction générale de Montmirail.

c) La 5^e armée, resserrant légèrement sur sa gauche, s'établira sur le front général Courtacon-Esternay-Sézanne, prête à attaquer en direction générale Sud-Nord, le 2^e corps de cavalerie assurant la liaison entre l'armée anglaise et la 5^e armée.

d) La 9^e armée (1) couvrira la droite de la 5^e armée, en tenant les débouchés Sud des marais de Saint-Gond, et en portant une partie de ses forces sur le plateau au Nord de Sézanne.

3^o L'offensive sera prise par ces différentes armées, le 6 septembre, dès le matin.

Signé : J. JOFFRE.

Dès le lendemain matin, des ordres sont donnés en conséquence aux 4^e et 3^e armées opérant à la droite des précédentes.

4^e armée. — Demain, 6 septembre, nos armées de gauche attaqueront de front et de face les 1^{er} et 2^e armées allemandes. La 2^e armée, arrêtant son mouvement vers le Sud, fera tête à l'ennemi, en liant son mouvement à celui de la 3^e armée qui, débouchant du Nord de Revigny, prend l'offensive en se portant vers l'Ouest.

3^e armée. — La 3^e armée, se couvrant vers le Nord-Est, débouchera vers l'Ouest pour attaquer le flanc gauche des forces ennemies qui marchent à l'ouest de l'Argonne. Elle liera son action à celle de la 4^e armée, qui a l'ordre de faire tête à l'ennemi.

Le 6 septembre au matin, enfin, le général en chef adresse aux armées une proclamation, — qu'on a prise, à tort, pour un ordre tactique et qui n'était, en réalité, qu'un appel au dévouement des troupes : cette proclamation, souvent publiée, était ainsi conçue :

Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rap-

(1) La 9^e armée avait été constituée le 27 août entre la 5^e et la 4^e.

peler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière; tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée.

Tels sont les ordres qui ont préparé la bataille d'où est sortie notre victoire, conçue, dès le 25 août, dans son but et dans ses moyens.

Faits de guerre

DU 4 AU 8 JUIN

Dans le secteur au nord d'Arras, la lutte a continué à notre avantage ; elle a été marquée par un bombardement incessant de part et d'autre et par de très chaudes actions d'infanterie.

La nuit du 4 au 5 juin a été marquée par trois violentes contre-attaques prononcées par l'ennemi contre la sucrerie de Souchez et nos tranchées au nord et au sud de ce point ; les assaillants ont été repoussés et ont subi de grosses pertes, particulièrement dans l'attaque de la sucrerie. Nous sommes restés maîtres de la totalité des positions déjà conquises et nous avons enlevé un poste ennemi au nord-ouest du « Cabaret rouge », 1 kilomètre au sud de Souchez.

Dans la journée du 5 juin, nous avons réalisé de sérieux progrès : à l'intérieur de Neuville-Saint-Vaast, nous avons achevé d'occuper toute la partie est et plus de la moitié de la corne nord, c'est-à-dire plus des deux tiers du village ; au Labyrinthe, où la lutte se poursuit sans arrêt, nous avons gagné 450 mètres dans la partie nord et légèrement progressé au centre de l'ouvrage.

Pendant la journée du 5 et la nuit du 5 au 6 juin, tout le secteur d'Ablain à Neuville-Saint-Vaast et particulièrement la sucrerie de Souchez ont subi un très violent bombardement, auquel nos batteries ont énergiquement riposté. L'ennemi préparait ainsi un très violent effort dans le but de reprendre les positions qu'il avait perdues les jours précédents. En effet, il a lancé successivement cinq contre-attaques sur les pentes à l'est du plateau de Notre-Dame-de-Lorette et dans le bois à l'est de la route d'Aix-Noulette à Souchez. Ces attaques ont échoué partout et l'ennemi a laissé beaucoup de morts sur le terrain. Nous sommes ensuite passés à l'offensive et nous avons enlevé plusieurs tranchées entre la route d'Aix-Noulette à Souchez et celle d'Ablain-Saint-Nazaire à Souchez ; nous y avons fait une trentaine de prisonniers.

Dans la journée du 6, nous avons continué à gagner du terrain des deux côtés de la route d'Aix-Noulette à Souchez, dans les bois à l'est de cette route, et plus au sud, dans le fond de Buval. A Neuville-Saint-Vaast, dans la partie nord, nous avons conquis plusieurs maisons ; dans l'hot nord-ouest, nous avons resserré l'investissement du réduit organisé par l'ennemi et nous avons occupé le boyau qui y conduit. Au Labyrinthe, nous avons enlevé de nouvelles tranchées au nord et au sud de ce gros ouvrage, dont les deux tiers se sont ainsi trouvés entre nos mains après une lutte de huit jours.

Dans la journée du 7, à Neuville-Saint-Vaast, nous avons poursuivi l'investissement de l'ennemi dans l'hot ouest du village. Au Labyrinthe, nous avons, par des attaques convergentes, atteint en deux points le réduit central.

Dans la soirée du 7 et la nuit du 7 au 8,

quelques actions d'infanterie se sont déroulées sur les pentes est du plateau de Notre-Dame-de-Lorette ; l'ennemi a répondu à une attaque par trois violentes contre-attaques. Les positions n'ont pas été modifiées de part et d'autre. Au nord-est de la sucrerie de Souchez, nous avons encore progressé. A Neuville-Saint-Vaast, nous nous sommes emparés par un combat très violent d'un nouveau groupe de maisons. Au Labyrinthe, une contre-attaque allemande a été repoussée.

Dans la région d'Albert, le 7 juin, à cinq heures du matin, nous avons attaqué près d'Hébuterne (1 kilomètre au nord d'Albert) les positions de l'ennemi dans les environs de la ferme de Toutvent. Nous avons enlevé sur un front de 1200 mètres deux lignes successives de tranchées et la ferme de Toutvent ; 400 prisonniers non blessés, dont 7 officiers, plusieurs mitrailleuses sont restés entre nos mains. Plusieurs centaines de cadavres ennemis ont été trouvés sur le terrain. Une contre-attaque s'est produite dans la journée ; elle a été immédiatement arrêtée. Dans la nuit du 7 au 8, quatre nouvelles contre-attaques ont été repoussées. Nous avons élargi notre gain vers le nord-est en enlevant à l'ennemi deux lignes de tranchées sur un front de 500 mètres jusqu'à la route d'Hébuterne à Serre ; nous avons, au cours de cette action, fait 150 prisonniers.

Sur le front de l'Aisne, le 6 juin, nous avons prononcé une attaque sur les hauteurs du Moulin-sous-Touvent, à l'est de Tracy-le-Val. Après un bombardement très efficace, nous avons enlevé sur un front de un kilomètre deux lignes successives de tranchées et plusieurs ouvrages ennemis ; plus de 200 prisonniers et trois canons de 77 ont été détruits par nous. Dans la soirée du 6 et la nuit du 6 au 7, nos troupes ont repoussé d'incessantes contre-attaques qui ont donné lieu à des combats très chauds, et conservé les tranchées conquises. Dans la journée du 7, l'ennemi a multiplié des efforts désespérés pour nous les reprendre. Après avoir amené en automobile des renforts pris à 80 kilomètres de là, il a contre-attaqué furieusement et a été repoussé, laissant au moins 2000 morts sur le terrain. Nous avons fait 250 prisonniers, dont un officier d'artillerie et 28 sous-officiers ; nous avons pris six mitrailleuses ; d'autres se trouvent encore sous les décombres des ouvrages ennemis.

Entre Soissons et Reims, nous avons déclenché plusieurs attaques locales ; nous avons notamment progressé d'une centaine de mètres dans le bois au sud de la Ville-au-Bois.

En Champagne, nous avons progressé à la mine près de Beauséjour. Dans la journée du 7 juin, près de Mesnil, notre artillerie a dispersé des troupes amenées par les Allemands de leur deuxième à leur première ligne, probablement en vue d'une attaque.

En Argonne, à Vauquois, nous avons, par représailles, aspergé les tranchées ennemies avec un liquide enflammé. L'ennemi a riposté en bombardant nos positions.

Dans la soirée du 4 juin, l'ennemi, au moyen d'une pièce à longue portée, a lancé sur Verdun quelques obus, qui n'ont pas atteint leur objectif. Dans la matinée du 5, la pièce a été repérée et prise sous notre feu, dont nous avons pu constater les effets ; le béton de la plate-forme a été endommagé et un dépôt de munitions a sauté.

Nous avons bombardé le front sud du camp retranché de Metz.

De très vifs combats d'artillerie se poursuivent dans les Vosges. L'ennemi a de nouveau lancé sur Saint-Dié quelques projectiles qui n'ont causé ni pertes de vies humaines, ni dégâts matériels.

arrivait sous une pluie de balles, auprès de l'officier à qui il devait remettre l'ordre.

Capitaine PERNET, 151^e d'infanterie : commandant de compagnie d'une grande énergie. Chargé le 17 février, d'appuyer l'attaque de deux compagnies de chasseurs sur les tranchées allemandes, a su inspirer à ses hommes un tel entrain et une telle vigueur qu'ils se sont immédiatement lancés derrière lui dans les lignes ennemies et que deux d'entre eux en ont rapporté, sous le feu, une mitrailleuse.

Lieutenant BONNET, 151^e d'infanterie : a montré une bravoure et un sang-froid remarquables dans une situation critique.

Lieutenant VIENOT, 9^e génie : a préparé et mené à bien l'exécution de mines jusque sous les tranchées allemandes sans attirer l'attention de l'ennemi. S'est distingué dans l'attaque qui a suivi l'explosion des mines, le 17 février, en dirigeant, pendant un jour et une nuit, les travaux des sapeurs chargés d'organiser la position, sous le feu des balles et des bombes.

Sous-lieutenant CHEDAL-BORNU, 151^e d'infanterie : a montré dans l'attaque du 17 février beaucoup de sang-froid et d'énergie ; quoique blessé à la joue, a conservé et conserve encore le commandement de sa section.

Sous-lieutenant LEMERCIER, 16^e bataillon de chasseurs : brillante conduite au feu ; a dirigé deux colonnes d'attaque, avec énergie et succès.

Adjudant HUBAULT, 16^e bataillon de chasseurs : s'est fait brillamment remarquer dans la direction d'une attaque et dans la défense d'une tranchée conquise.

Adjudant HUCHEZ, 8^e bataillon de chasseurs : a fait preuve de la plus grande bravoure en se précipitant le premier sur une tranchée allemande et en y entraînant ses chasseurs. S'est battu avec l'ennemi sur le bord de la tranchée et y est tombé grièvement blessé.

Adjudant PAPON, 16^e bataillon de chasseurs : grièvement blessé en entraînant avec la plus grande énergie sa section à l'assaut des tranchées allemandes.

Maréchal des logis BREAUDAU, 61^e d'artillerie : a assuré, de jour et de nuit, un service de reconnaissance d'objectifs et d'observation du tir dans les tranchées de 1^{re} ligne, donnant toujours des preuves exceptionnelles d'intelligence et de courage.

Sergents DUMONT et MARGUERITE, caporal **COLLIER**, 16^e chasseurs : lors de l'attaque du 17 février, et pendant la défense du terrain conquis, se sont particulièrement signalés par leur activité, leur ascendant sur la troupe, leur constante énergie.

Sergent LECLERCQ, 16^e bataillon de chasseurs : blessé grièvement en entraînant avec la plus grande bravoure, sa demi-section à l'assaut d'une tranchée allemande.

Sergent TRIQUET, 16^e bataillon de chasseurs : est tombé mortellement frappé après avoir franchi, à la poursuite de l'ennemi, une tranchée conquise.

Caporal DUPUIS, 16^e bataillon de chasseurs : tué bravement pendant l'assaut d'une tranchée, en ouvrant, à l'aide de bombes, un passage à la section qui le suivait.

Caporal GERARD et soldat LEBERTE, 151^e d'infanterie : envoyés en patrouille avant l'attaque du 18 février, se sont lancés, bravement, sous une pluie de balles et de bombes et sont morts des suites de leurs blessures.

Caporal GASTAL, 16^e bataillon de chasseurs : a dirigé avec succès la résistance contre les tentatives répétées des Allemands pour déboucher d'un boyau et intercepter nos communications.

Soldats JUSSEREY et HUSSON, 151^e d'infanterie : sont restés, malgré les violentes contre-attaques, dans les tranchées conquises ; ont relancé, à plusieurs reprises, des bombes allemandes qui allaient éclater dans nos tranchées.

Soldat LECLERCQ, 151^e d'infanterie : s'est précipité, au même temps que son sergent de section, sur une mitrailleuse allemande et a aidé ce sous-officier à la ramener dans nos lignes, sous un feu très violent.

Soldat THERVAIS, 16^e bataillon de chasseurs : remplissant les fonctions de caporal, a remplacé son chef frappé mortellement au début de l'attaque et s'est acquitté brillamment de sa mission.

Capitaine RABIER, 16^e bataillon de chasseurs : blessé légèrement au cours d'une re-

connaissance, n'a pas quitté son commandement et s'est brillamment conduit à la tête de sa compagnie lorsqu'elle a dû venir renforcer l'attaque.

Lieutenant de vaisseau DUC : chargé du service d'une pièce de marine mise à la disposition du 8^e corps d'armée, s'est acquitté brillamment de sa mission malgré un bombardement très violent. Blessé grièvement en faisant abriter son personnel, avant de songer à lui-même.

Lieutenant MATHIS, 1^{er} d'artillerie de montagne : a porté, dans les tranchées de première ligne une pièce de montagne qui a démoli à deux reprises les travaux d'approche de l'ennemi.

Maréchal des logis MERLIN, 1^{er} d'artillerie de montagne : étant chef de pièce d'un canon avancé dans les tranchées de première ligne, a porté au maximum le rendement de ce canon, grâce à son intervention personnelle.

Maitre pointeur CHOLLAT, 1^{er} d'artillerie de montagne : a démoli à deux reprises les travaux d'approche de l'ennemi en se plaçant dans les tranchées de première ligne.

Capitaine HUGUES, 2^e bataillon de chasseurs : commandant la compagnie d'arrière-garde de son bataillon, a opposé à l'ennemi une résistance acharnée. Est resté plus d'une heure pour faire lui-même le coup de feu. Frappé d'un éclat d'obus, est mort en faisant écrire à son colonel : « Je suis tombé en faisant le coup de feu, ma compagnie a fait tout son devoir. »

Lieutenant GALIERE, 24^e bataillon de chasseurs : belle conduite dans le combat acharné que deux compagnies ont soutenu très brillamment le 23 septembre.

Lieutenant LABAT, 112^e d'infanterie : tué le 8 septembre, en conduisant, avec une vigueur incontestable, sa compagnie à l'assaut d'un village fortifié et défendu par de nombreuses mitrailleuses.

Sergent-major PESTRE, au 3^e d'infanterie : le 5 février, sa section étant soumise de front et sur son flanc, à un feu violent d'infanterie et d'artillerie, a fait preuve de décision et de sang-froid en prenant toutes les mesures nécessaires pour repousser l'attaque.

Maréchal des logis UGIER, 111^e d'infanterie : déjà cité à l'ordre du 15^e corps, et proposé pour la médaille militaire pour l'impétuosité et le sang-froid dont il a fait preuve dans plusieurs combats, a été tué en accomplissant sur sa demande une mission périlleuse.

Lieutenant MILLE, 2^e d'artillerie de montagne : a conduit très crânement, sous un feu violent d'artillerie et en terrain découvert, une pièce de sa section, à 80 mètres des tranchées ennemies. A été très gravement blessé.

Soldat DACHIS, 261^e d'infanterie : au cours du combat du 17 février, étant agent de liaison entre sa compagnie et une compagnie voisine, a été blessé une première fois à la cuisse ; n'en a pas moins continué, malgré une vive fusillade, à assurer son service. Blessé très grièvement une deuxième fois.

Capitaine LE MEUT, artillerie coloniale : a maintes reprises, depuis le début de la campagne, s'est porté en des points très dangereux pour mieux observer son objectif et diriger le tir. A, le 9 février 1915, sous un feu violent, et alors que son poste d'observation était couvert de projectiles, réussi par son sang-froid et son énergie, à réduire au silence une artillerie allemande de gros calibre.

Capitaine DE ROCQUIGNY DU FAYEL, état-major d'une brigade coloniale : a montré les plus belles qualités militaires depuis le début de la campagne.

Sous-lieutenant ROUSSELLE, 1^{er} d'infanterie coloniale : arrivé depuis quatre jours sur le front, a donné un bel exemple de courage et de sang-froid en prenant, sous le feu de l'ennemi, les dispositions nécessaires pour assurer, contre ce feu, une riposte efficace. A reçu deux blessures, dont une grave.

Sergent DUBOIS, 33^e d'infanterie coloniale : en plein combat, a pris momentanément le commandement de sa compagnie, a montré beaucoup de calme et de courage et a été gravement blessé en entraînant ses hommes à l'assaut.

Soldat LE GRAND, 2^e d'infanterie coloniale : engagé pour la durée de la guerre, s'est constamment fait remarquer par son courage et son allant. Blessé assez grièvement, a accepté stoïquement sa souffrance, ne pensant qu'à revenir sur le front.

Chef de bataillon FERRY, 33^e d'infanterie coloniale : chargé d'enlever avec son bataillon un bois fortement défendu, a dirigé l'attaque avec un sang-froid remarquable sous un feu violent. Est tombé mortellement frappé après avoir donné l'exemple du mépris absolu de la mort.

Capitaine COURRIER, 44^e d'infanterie coloniale : le 17 février, a brillamment entraîné sa compagnie à l'assaut de retranchements ennemis sous un feu violent d'artillerie, d'infanterie et de mousqueterie.

Capitaine PROVANSAL, 44^e d'infanterie coloniale : s'est élancé avec impétuosité, à la tête de sa compagnie à l'assaut de tranchées allemandes. Est tombé mortellement frappé devant les fils de fer ennemis.

Lieutenant LEGER, 33^e d'infanterie coloniale : appelé à prendre, sous un feu violent, le commandement de sa compagnie dont le chef venait d'être tué, l'a conduite à l'assaut avec un sang-froid, une énergie et une bravoure remarquables.

Lieutenant LEPETIT, 33^e d'infanterie coloniale : faisant partie d'un bataillon chargé d'enlever un bois fortement défendu, a dirigé sa compagnie avec habileté et sang-froid sous un feu très violent ; est tombé mortellement frappé au moment où, dans un dernier effort, il entraînait ses hommes à l'assaut de lalisière.

Sous-lieutenant BOUYER, 33^e d'infanterie coloniale : est tombé mortellement blessé en entraînant ses hommes à l'assaut d'un bois fortement défendu.

Sous-lieutenant COQUILLAND, 33^e d'infanterie coloniale : très grièvement blessé devant le front de sa section qu'il entraînait à l'assaut d'un bois fortement défendu.

Sous-lieutenant FABRE, 33^e d'infanterie coloniale : chargé dans des conditions particulièrement difficiles de prendre le commandement d'une compagnie dont tous les officiers avaient été mis hors de combat, a mené cette unité à l'attaque d'un bois, puis à l'assaut d'une tranchée allemande avec une vigueur et une bravoure exceptionnelles.

Sous-lieutenant HUBERT, 33^e d'infanterie coloniale : son commandant de compagnie venant d'être tué, a pris le commandement de cette unité et, la conduisant à l'assaut d'un bois fortement défendu, est tombé mortellement blessé en criant : « Vive la France ! »

Sous-lieutenant RONTRAMONT, 44^e d'infanterie coloniale : commandant sa compagnie à l'attaque d'un village, l'a conduite jusqu'au réseau de fils de fer allemands. Est resté couché à proximité de ce réseau, exposé à un feu violent d'infanterie, d'artillerie et de mitrailleuses, jusqu'à la nuit.

Sous-lieutenant STIQUEL, 5^e d'infanterie coloniale : envoyé avec sa section à l'aide d'une compagnie violemment attaquée et privée de son chef, a refoulé l'ennemi qui tournait déjà la position.

Adjudant ATTANÉ, 5^e d'infanterie coloniale : superbe attitude le 16 février.

Adjudant DELAHAYE, 5^e d'infanterie coloniale : ayant eu la main traversée par une balle, le 16 février, en défendant une tranchée contre une attaque et envoyé au poste de secours pour se faire panser, a été de nouveau grièvement blessé alors qu'il revenait reprendre son poste, à la tête de sa section.

Sergent-major GRANIER, 44^e d'infanterie coloniale : tué en entraînant par sa brillante bravoure, sa section à l'assaut d'une tranchée allemande.

Sergent-major LIBOUTRY, 44^e d'infanterie coloniale : tombé mortellement atteint, à quelques mètres des tranchées allemandes, en entraînant bravement sa section à l'assaut.

Sergent BIGNES, 44^e d'infanterie coloniale : le 17 février, bien qu'ayant été renversé par l'éclatement d'un obus et blessé à deux reprises, a bravement conduit sa section à l'assaut et en a conservé le commandement.

Sergent CAZURAN, 33^e d'infanterie coloniale : a pris le commandement de sa compagnie dont tous les officiers avaient été tués ou blessés et a été gravement atteint en entraînant sa compagnie à l'assaut.

Sergent CHARRIAT, 44^e d'infanterie coloniale : le 17 février, bien que blessé à la joue dès le début de l'action, a entraîné vaillamment sa section à l'assaut. Mortellement frappé en atteignant le réseau de fils de fer allemand et en cherchant à y pratiquer une brèche.

Sous-lieutenant BREGEON, 77^e d'infanterie : au cours d'une forte attaque allemande, ayant reçu l'ordre de prendre le commandement d'une section de renfort dont le chef venait d'être mis hors de combat, s'est porté à son poste sans une hésitation, sous un feu violent ; a été légèrement blessé avant d'y arriver, a néanmoins pris son commandement et l'a conservé pendant toute l'action refusant de se faire soigner.

Soldat COUE, 77^e d'infanterie : chargé de faire le ravitaillement en munitions d'une tranchée de première ligne, sous un feu violent, a reconforté ses camarades au moment du départ, leur disant : « Allons, les gars, tant pis, aujourd'hui ou demain, ça n'a pas d'importance ! » Est parti le premier et est tombé, dix mètres plus loin, grièvement blessé.

Lieutenant LACROIX, 77^e d'infanterie : a brillamment enlevé sa section en une magnifique charge à la baïonnette contre une tranchée ennemie dont il s'est emparé.

Adjudant METAIS, 77^e d'infanterie : a réussi à traverser un espace terriblement battu et où quatre hommes le précédant venaient d'être tués coup sur coup, au cours d'une violente attaque ennemie. A installé sa mitrailleuse sous un feu extrêmement violent de l'ennemi, en un point d'où elle enfilait complètement une tranchée allemande et en a grandement facilité la prise par une compagnie voisine.

Sous-lieutenant BOINVILLERS, 66^e d'infanterie : laissé pour mort une première fois au combat du 8 septembre et revenu sur le front le 28 novembre, a été tué d'une balle au front, en entraînant sa compagnie à l'assaut d'une tranchée, le 21 février.

Adjudant SUIRE, 66^e d'infanterie : blessé et médaillé militaire pour sa belle conduite, revenu sur le front le 1^{er} février, a été mortellement frappé en tête de sa section qu'il conduisait à l'assaut d'une tranchée allemande le 21 février.

Sergent PICHON, 66^e d'infanterie : d'une bravoure à toute épreuve, s'est distingué dans plusieurs circonstances et est tombé mortellement frappé en tête de sa section qui entraînait à l'assaut d'une tranchée, le 21 février.

Adjudant WACONGUE, 66^e d'infanterie : n'a cessé de montrer les plus belles qualités d'énergie, de bravoure et de décision dans le commandement de sa section, et particulièrement au combat du 20 février où il a conduit sa troupe à l'attaque avec autant d'audace que de sang-froid.

Adjudant THOREAU, 135^e d'infanterie : se distingue par son énergie, son endurance, son sang-froid et son mépris du danger, s'est creusé pour aller à quelques mètres des tranchées ennemies provoquer l'explosion d'une maison minée qui masquait des travaux de sape adverse.

Soldat CLAVEUIL, 135^e d'infanterie : brancardier, a été mortellement frappé en portant secours à un camarade tombé en dehors de la tranchée.

Soldat BOUX, 135^e d'infanterie : type du soldat parfait, toujours volontaire pour les missions dangereuses ; blessé le 10 septembre. Le 14 décembre, s'est offert pour une mission où trois de ses camarades venaient d'être tués, et l'a remplie avec succès.

Sergent MARIN, 135^e d'infanterie : a fait preuve de hardiesse, de courage et d'habileté en allant enlever de nuit, en barque, sous la fusillade, un petit îlot occupé par l'ennemi et en détruisant la passerelle que celui-ci avait construite sur la rive opposée.

Caporal MORCEUP, 135^e d'infanterie : le 13 février, son escouade venant d'être sept hommes atteints par une bombe, a su la maintenir dans la tranchée, a pansé lui-même les blessés sous le feu, bien que blessé lui-même. A reçu une deuxième blessure, n'a pas voulu aller au poste de secours et a continué à combattre.

Soldat MOUZILLE, 114^e d'infanterie : atteint d'un éclat d'obus au cou au moment où il allait communiquer un ordre à son chef de section dans une tranchée bombardée par l'artillerie ennemie, a pris à peine le temps de se faire faire sur place un pansement sommaire pour ne pas retarder l'exécution de sa mission. Déjà blessé dans un combat où il s'était particulièrement bien conduit.

Caporal BIGUET, 77^e d'infanterie : a fait preuve de courage et d'intelligence dans la construction d'une tranchée destinée à combattre un mouvement de flanc de l'ennemi. A été grièvement blessé d'une balle au front.

Lieutenant MAURY, 50^e d'artillerie : laissant ses hommes abrités dans la tranchée, a parcouru 900 mètres sous le feu de l'artillerie ennemie et réparé, seul, la ligne téléphonique coupée en trois endroits.

Sous-lieutenant de réserve ELOY, 10^e d'artillerie : officier d'une grande bravoure. Le 4 octobre 1914, sous le feu de l'ennemi, ayant été blessé à dix heures du matin, a conservé le commandement de sa batterie jusqu'à dix-sept heures. Au cours du combat, a servi lui-même une pièce dont les servants avaient été tués ou blessés. A conduit avec énergie et intelligence des travaux de mine pendant cinquante-cinq jours, malgré la fatigue résultant de séjours prolongés dans les galeries souterraines.

Sergents AGOMBERT et POISSON, génie, compagnie 10/2 : ont participé pendant cinquante-cinq jours à des travaux souterrains pénibles, se dépensant sans compter et donnant constamment le meilleur exemple, en se chargeant des missions les plus difficiles. Conduits au-dessus de tout éloges.

Lieutenants ARGUEYROLLES et GROSMEYREVILLE, 20^e dragons : le 6 novembre, à un moment critique, ont amené leurs cavaliers sur la ligne de feu, contribuant ainsi à une contre-attaque, entraînant bravement la ligne d'infanterie et rentrant des premiers dans le village attaqué.

Sous-lieutenant de réserve SOLLIER, 1^{er} d'artillerie de montagne : chargé d'appuyer, avec une pièce, une attaque d'infanterie, a amené sa pièce, de nuit, dans les tranchées les plus avancées, à 80 mètres de l'ennemi. A tenu pendant le tir, qui a duré plus d'une demi-heure, à remplir les fonctions de pointeur. A exécuté, malgré la fusillade et une canonnade très nourrie, un tir très précis sur les positions ennemies et l'a continué jusqu'au moment où notre infanterie a atteint la position.

Chasseur PINOCCHI, 28^e bataillon de chasseurs : blessé le 23 janvier, a refusé d'aller se faire panser en disant : « Tant que j'aurai les bras libres, je ne quitterai pas mon poste. » Est resté au front jusqu'à ce que l'ennemi se soit repoussé.

Capitaine BURD, 9^e d'infanterie : sur le front depuis le début de la campagne, s'est signalé par un courage et un dévouement au-dessus de tout éloges. Blessé mortellement dans la tranchée dont la garde lui avait été confiée.

Adjudant KUBIER, 97^e d'infanterie : belle attitude au combat du 19 août, a entraîné vigoureusement sa section à la baïonnette. Blessé grièvement.

Lieutenant de réserve ROUX, 46^e bataillon de chasseurs : officier d'un grand calme et d'une grande énergie. Précédant sa section à l'attaque d'une tranchée, a été frappé mortellement en s'élançant dans les réseaux ennemis, avec les chasseurs chargés d'y ouvrir un passage.

Lieutenant de réserve JOURDAN, 46^e bataillon de chasseurs : officier d'un courage et d'une valeur remarquables, n'a cessé depuis le début de la campagne de rechercher les missions les plus périlleuses qu'il a toujours remplies avec un sang-froid admirable. Tué d'une balle au cœur en se découvrant entièrement sans hésitation, sous le feu des mitrailleuses, à courte distance de l'ennemi pour porter secours à un sous-officier en danger.

Caporal FRINGAND, 46^e bataillon de chasseurs : engagé volontaire pour la durée de la guerre, a gagné largement ses galons de caporal en donnant l'exemple à tous depuis le début de la campagne et sollicitant toujours les missions les plus périlleuses. Tué en tentant d'ouvrir une brèche dans le réseau ennemi, sous un feu violent.

Soldat HUB, engagé volontaire au 46^e bataillon de chasseurs : s'est signalé dans plusieurs missions périlleuses pour lesquelles il s'est toujours présenté volontairement. Tué en tentant d'ouvrir une brèche dans le réseau ennemi, sous un feu violent.

Soldat VEYDIER, engagé volontaire au 46^e bataillon de chasseurs : a fait preuve d'un beau dévouement, demandant à son chef de section de le laisser partir seul pour couper les fils de fer ennemis, disant : « Si je suis tué, mes camarades seront avertis qu'ils ne peuvent se porter en avant. »

Sergent SALAGROUP, 7^e bataillon de chasseurs : le 4 septembre, a entraîné toute la ligne par son énergie, a tué un sous-officier et quatre soldats ennemis ; a blessé un offi-

cier et l'a fait prisonnier ; malgré une première blessure, n'a cessé de se faire remarquer par son zèle et son entrain à la tête de sa section d'éclaireurs ; a été grièvement blessé au cours d'une reconnaissance exécutée dans les réseaux de fils de fer et les abutis ennemis.

Sous-lieutenant de réserve DE LAPIERRE, 56^e d'artillerie : a fait preuve, depuis le début de la campagne, des plus belles qualités militaires. En octobre 1914, a capturé une patrouille ennemie qui s'approchait de sa batterie ; en novembre 1914 et janvier 1915, a fait preuve de bravoure et de sang-froid en assurant l'enlèvement des blessés, alors que sa batterie était prise sous un feu violent et meurtrier de l'artillerie lourde ennemie.

Maréchal des logis SAGUY, 56^e d'artillerie : le 27 janvier, bien que grièvement blessé, a montré la plus grande énergie en gravissant une pente très raide pour aller porter un compte rendu à son capitaine, la ligne téléphonique étant coupée.

Maréchal des logis DE SEISSAN DE MARI-GNAN, 1^{er} d'artillerie : observateur volontaire d'artillerie, depuis le mois de novembre dans les tranchées de première ligne. A rendu les plus grands services dans le tir des batteries de son groupe. Le 28 janvier, très grièvement blessé dans un abri de mitrailleuses par un éclat d'obus, a simplement exprimé le regret de ne pouvoir continuer sa mission et l'espoir d'avoir été utile à son pays.

Capitaine VAUTHIER, 60^e d'artillerie : a fait preuve depuis le début de la campagne des plus remarquables qualités de tireur, n'hésitant jamais à se porter aux postes d'observation les plus périlleux pour aider l'infanterie. Enseveli dernièrement sous son poste d'observation démolé par l'ennemi, tous ses téléphonistes ayant été blessés, s'est porté aussitôt dégagé, malgré un feu violent, au poste d'infanterie le plus voisin pour continuer son tir. Très brillante attitude au feu.

Lieutenant de réserve REGALL, 44^e bataillon de chasseurs : jeune officier du plus grand mérite. Blessé le 2 octobre, est revenu sur le front quelques jours après son évacuation pour prendre le commandement d'une compagnie qu'il a conduite pendant trois mois avec une énergie et un entrain incomparables. A été tué en cherchant à reconnaître les travaux de défense exécutés par l'ennemi à moins de 100 mètres de ses tranchées.

Sous-lieutenant territorial THARAUD, 225^e d'infanterie : s'est présenté volontairement pour commander un détachement chargé de bouleverser les tranchées ennemies, après l'explosion d'un fourneau de mines ; a brillamment conduit cette opération et ne s'est retiré, selon les ordres reçus, qu'après avoir fait essayer des pertes à l'ennemi et fait quatre prisonniers.

Lieutenant FERRY, 237^e d'infanterie : a arrêté, avec sa section de mitrailleuses, une attaque importante ennemie. A continué le tir sous le feu le plus violent et a été blessé. Ayant rejoint son corps après rétablissement, n'a cessé de montrer le plus grand courage, jusqu'au jour où il fut tué dans la tranchée.

Lieutenant DOUMER, 8^e d'artillerie : a toujours fait preuve de la plus grande bravoure. A été blessé mortellement, le 20 septembre 1914, en s'approchant d'une crête située en avant de son poste d'observation pour essayer de découvrir une batterie ennemie qui bombardait sa position.

Sous-lieutenant de réserve BRUEDER, 8^e d'artillerie : officier très brave, a eu la cuisse traversée par une balle en allant reconnaître si une tranchée prise la nuit précédente était encore en notre possession, après s'être ouvert spontanément pour remplir cette mission.

Lieutenant de réserve DULAC, 60^e d'artillerie : ayant eues deux cuisses brisées au combat du 2 octobre, a fait relayer et mettre à l'abri d'un feu violent d'infanterie et d'artillerie tous les blessés de la batterie et n'a voulu être secouru que la dernière.

Sergent MAUPEOU, 10^e génie : aussitôt après l'explosion d'un fourneau de mine jet sans attendre la fin des projections, s'est précipité à la tête de ses hommes dans l'entonnoir et a dirigé le travail jusqu'à ce qu'il ait reçu l'ordre de rentrer.

Sous-lieutenant FONFREIDE, 21^e bataillon de chasseurs : le 25 août, a commandé un peloton d'arrière-garde avec le plus grand courage. Tué le 30 août en entraînant sa section à l'assaut des tranchées allemandes.